

Quel progrès ?

Andrew Feenberg

Numéro 780, septembre–octobre 2015

Danger : impasse du progrès

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78858ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Feenberg, A. (2015). Quel progrès ? *Relations*, (780), 18–18.

Quel progrès ?

ANDREW FEENBERG*

L'auteur est titulaire de la Chaire de recherche du Canada en philosophie de la technologie à l'Université Simon Fraser, à Vancouver. Il est l'auteur du livre *Pour une théorie critique de la technique* (Lux, 2014)

Ce qui distingue la notion de *progrès* de celle de *changement* est que la première est foncièrement téléologique; elle porte en elle l'objectif qu'elle vise. Mais quel est cet objectif?

Dans les années 1950 aux États-Unis, l'unité de mesure de l'avancement social utilisée par les chercheurs en sciences sociales était la consommation d'énergie *per capita*. Le progrès était synonyme de combustion d'énergies fossiles, ce qui n'a plus de sens aujourd'hui. De nos jours, le progrès se mesure, à l'inverse, à la quantité de carburant qu'on économise.

Mais n'y aurait-il pas quelque critère absolu de progrès qui nous permettrait de mesurer le chemin parcouru depuis les origines primitives de l'humanité jusqu'à l'ère moderne? N'avons-nous pas « progressé » depuis l'époque des chasseurs-cueilleurs, de l'agriculture de subsistance, de la Révolution industrielle? En fait, le mot « moderne » lui-même implique un jugement de valeur, une façon d'affirmer une distance par rapport à la tradition, qui serait archaïque, dépassée. C'est cette version du progrès qui est invoquée pour défendre les projets technologiques comme l'énergie nucléaire ou les OGM lorsqu'ils sont l'objet de contestation politique. Ceux qui s'opposent au « progrès » sont alors comparés aux Luddites qui détruisaient les machines dans les usines, à la fin du XVIII^e siècle.

De plus, pour être vraiment sûr que nous avons progressé en termes absolus, il nous faudrait connaître la fin de l'histoire. S'appuyant sur les avancées de la science biomédicale et de l'intelligence artificielle, les uns croient que l'utopie de l'immortalité et d'une société des loisirs est à portée de main. Les autres croient plutôt que ces mêmes avancées techniques, poussées à l'extrême, nous conduiront à la catastrophe et à une société dystopique. Au sortir de la Seconde Guerre mondiale, les esprits étaient polarisés de manière similaire, mais à propos de la fission nucléaire: certains y voyaient une source d'énergie abondante et gratuite alors que d'autres voyaient les dangers de l'arme atomique.

Quoi qu'il en soit, le développement de la science et de la technologie constitue un des grands apports de la modernité, qui a transformé le sens du mot progrès. Il convient toutefois de spécifier plus précisément quels aspects de ce développement technoscientifique, universellement reconnu, méritent d'être considérés comme un progrès.

L'accroissement de la productivité qu'a permis la technologie est souvent cité comme le critère absolu de progrès. Or, cet argument vole en éclats lorsque l'on considère, entre

autres, le cas de l'arme nucléaire, qui permet de détruire la vie humaine sur terre beaucoup plus rapidement qu'auparavant. Difficile, en effet, d'accepter un critère de progrès qui porte en lui un potentiel aussi dévastateur.

Cet exemple suggère donc que la réponse à la question du progrès est d'un autre ordre. C'est peut-être, en effet, le pouvoir destructeur de la science et de la technologie modernes qui les distingue des formes de connaissance et des techniques traditionnelles. Ce pouvoir repose sur des méthodes et techniques qui constituent un solvant universel qui dissout les traditions et certitudes anciennes.

L'Occident fut le lieu d'émergence et le banc d'essai du pouvoir destructeur de la science. Ce fut notamment l'œuvre de Descartes, avec sa méthode du doute, et de Francis Bacon, avec sa charge contre les « idoles » de l'esprit. Aujourd'hui propagé au monde entier, ce pouvoir destructeur manque toutefois cruellement de la sagesse stoïque avec laquelle ses précurseurs avaient espoir de le contenir. Il anéantit des traditions millénaires pour les remplacer par le processus que l'économiste autrichien Joseph Schumpeter appelait la « destruction créatrice ». Les bénéfiques, mais aussi les risques de ce processus sont de plus en plus apparents. Le déploiement technologique moderne semble en effet indifférent aux limites de l'environnement et de l'humain. Il ne détruit pas seulement de manière créatrice: il détruit tout court, menaçant le bien-être et la survie de l'espèce de manière inédite dans l'histoire de l'humanité.

En réponse à ces risques grandissants, les populations du monde se mobilisent pour protéger leurs intérêts et forment de nouveaux mouvements autour d'enjeux environnementaux et techniques. L'opinion publique se forme à partir de l'expérience vécue au quotidien et d'une compréhension populaire de la science. Elle exerce un contrôle toujours plus serré des décisions des élites techniciennes, que ce soit en exigeant des réglementations ou en investissant les tribunaux, par exemple. Ces mobilisations, dans les pays où elles arrivent à s'exprimer, agissent comme un rempart contre les catastrophes écologiques. Les contraintes qu'elles imposent à la technologie ne sont donc pas seulement négatives; elles indiquent au contraire de nouvelles voies de progrès qui nous permettent de prendre notre avenir en main.

Une définition convaincante et plus complète de la notion de progrès pourrait-elle émerger de ce dialogue entre la technologie et l'expérience quotidienne, qui caractérise de plus en plus les sociétés modernes? Peut-être bien. Mais pour l'heure, les différentes tentatives d'humaniser l'orientation du progrès n'en sont qu'à leurs débuts. Seul le temps nous dira si elles peuvent réhabiliter la promesse du progrès, et canaliser à bon escient le pouvoir de la science et de la technologie.

* Traduit de l'anglais par Emiliano Arpin-Simonetti.